



SUR LIBÉRATION.FR

**Libé week-end** Chaque semaine, retrouvez huit pages consacrées à l'actualité littéraire. Samedi, plongée dans les « Carnets » de Paul Gadenne (Editions des instants), écrits entre 1937 à 1947, dans lesquels l'auteur, mort en 1956 à 49 ans, fait sentir le délitement de l'amour et les abîmes de la guerre. COLLECTION PERSONNELLE

LIVRES!



Tariq Ali lors d'une manifestation anti-guerre du Vietnam, à Londres en 1968. EVENING STANDARD. HULTON ARCHIVE. GETTY IMAGES

## Tariq Ali: «Ma biographie a été déterminée par la politique»

**L'écrivain britannique d'origine pakistanaise publie ses mémoires, riches d'anecdotes croustillantes et de rencontres décisives pour son engagement à gauche et en faveur des peuples opprimés par la guerre.**

**O**n ne peut pas plaire à tout le monde, dit son gros volume de mémoires, en réalité deux ouvrages parus en anglais, habilement couturés et traduits par Diane Meur. A 82 ans, pakistanaise d'origine, écrivain et essayiste britannique, Tariq Ali a un talent de conteur et un esprit vif, prompt à embrayer sur le terrain politique. Son parcours impressionnant grouille d'anecdotes et de détails croustillants; il forge le portrait d'un ardent défenseur des peuples opprimés par la guerre et d'un militant antilibéral, toujours d'attaque. **Avoir eu une enfance heureuse a été primordial?**

J'ai adoré Lahore, où je suis né et où j'ai grandi. Je me suis engagé politiquement pendant la dictature. Et le frère de ma mère, qui était à la tête du renseignement militaire, a enjoint à mes parents: «Je vous en prie, faites-le sortir du pays.» Eux m'ont simplement dit: «Va étudier à Oxford, tu pourras lire ce que tu veux, il y a trop de restrictions ici.» Je ne savais pas que je ne reviendrais pas. Ma biographie a été déterminée par la politique.

**Avoir des parents communistes a-t-il joué?**

Mes parents eux-mêmes étaient membres du Parti communiste, puis le parti a été interdit au Pakistan. Mais leurs opinions n'ont pas changé. Notre maison était toujours remplie d'artistes, de peintres, de poètes, de dirigeants syndicaux, de dirigeants paysans et de politiciens radicaux. Dans la famille, de l'autre bord, nos cousins et notre oncle faisaient partie de l'establishment. J'ai su dès mon plus jeune âge de quel côté j'étais et cela est resté plus ou moins constant.

**Avez-vous été militant toute votre vie?** D'une certaine manière, même pendant les années où je ne l'étais pas. A un moment, j'en ai eu assez des disputes entre factions et des luttes incessantes au sein de la gauche. Je n'ai été membre d'aucune organisation pendant longtemps. J'ai fait du théâtre, écrit des scénarios pour la télévision et quand on m'y invitait, je prenais la parole lors d'une réunion. En ce moment, je milite contre toutes ces guerres en cours. Pour la première fois de ma vie, je crains vraiment que nous allions, sans même le vouloir, vers une troisième guerre mondiale avec des armes nucléaires. Il ne faut pas perdre espoir, mais ce ne sont pas des temps optimistes. **Vous citez des extraits d'un journal écrit au Vietnam, en avez-vous tenu un durant votre vie?**

Au Vietnam, écrire un journal était la seule façon de faire face à ce qui se passait, à voir des gens se faire tuer tous les jours. C'était une guerre génocidaire. Des atrocités massives ont

été commises par les Etats-Unis, avec des armes chimiques, des lance-flammes brûlaient des maisons où se trouvaient des familles entières. Les rapports de la commission des relations étrangères du Sénat ont attiré l'attention du philosophe anglais Bertrand Russell. Lui et Jean-Paul Sartre ont décidé de créer un tribunal international pour les crimes de guerre composé d'avocats et de personnalités du monde entier. J'ai fait partie de ces personnes invitées à me rendre au Vietnam. Un dirigeant vietnamien me voyant bouleversé m'a dit: «Mon ami, pendant les premières semaines, tout le monde est bouleversé, puis on s'y habitue. Ils font pleuvoir sur nous la mort chaque jour.» J'y ai repensé en regardant les images venues d'Iran et de Gaza. La guerre du Vietnam ne m'a jamais quitté, pour en avoir été témoin. **Vous a-t-elle poussé à continuer à vous battre?**

Absolument. J'ai dit au Premier ministre vietnamien, Pham Van Dong, que, quand il y a eu une guerre civile en Espagne déclenchée par les fascistes dans les années 30, des gens sont venus de toute l'Europe pour combattre avec la République. Très touché, il m'a dit: «Nous vivons une époque très différente. Les Espagnols se battaient avec des fusils. Ces gens se battent depuis les airs, avec des armes chimiques, nous ne voulons pas vous mettre dans une situation où vous pourriez être tué.» L'argument me paraissant peu acceptable, il m'a donné une raison bien plus sérieuse. «Nous

avons des alliés comme la Chine et l'Union soviétique. Et si nous demandons à des brigades internationales de venir combattre avec nous, ils seront très contrariés. Est-ce votre façon de dire au monde que nous ne vous aidons pas assez?» Ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de créer de grands mouvements de solidarité dans vos pays. C'est ce que nous avons fait. **Quelles sont vos rencontres les plus marquantes?**

C'étaient des intellectuels inconnus, des dirigeants paysans, des syndicalistes, des étudiants, que je continue à voir depuis soixante ans. Je me souviens d'un colonel de l'armée nord-vietnamienne dans une conférence – on entendait les bombes en arrière-plan – disant: «Je sais ce que font les Américains. Nous savons mieux que tous nos visiteurs et amis à l'étranger à quel point c'est terrible. Mais il ne faut pas perdre espoir. Je vais vous le dire très clairement, nous allons gagner cette guerre.» Deux ans plus tard, en 1968, ils ont lancé l'offensive du Têt, au cours de laquelle le drapeau de la libération nationale a flotté sur l'ambassade américaine. Ces dernières années, la personne que j'ai le plus appréciée était Hugo Chávez, le dirigeant vénézuélien. Nous discutons de politique, mais aussi de littérature, il aimait les romans. Il m'a dit: «Fidel et moi sommes insomniaques. Parfois, mon téléphone sonne à trois heures du matin et je sais qui c'est. Je décroche, il me demande: "Tu as terminé le roman pour que nous puissions en discuter?"» Deux dirigeants politiques qui discutent de littérature au cœur de la nuit à 3 heures du matin, quel dirigeant occidental ferait ça?

**Vous dites que la biographie de Trotski a changé votre vie.**

Intellectuellement. J'étais à Oxford, souffrant et alité, et pour me distraire, ma copine m'a acheté la trilogie d'Isaac Deutscher sur Trotski. Je l'ai lue comme un roman. J'ai beaucoup réfléchi à la révolution russe, à ce qu'elle a été, à ce qu'elle aurait pu être, à ce qu'elle n'a pas été. J'ai rejoint le mouvement trotskiste en 1968. Ernest Mandel m'a recruté à Berlin pendant la pause déjeuner d'une conférence et je lui ai affirmé: «Vous avez un groupe en Grande-Bretagne.»

**Etes-vous toujours engagé?**

J'aurais aimé ne pas l'être. J'écris un livre sur les Etats-Unis: en quoi ce qu'ils font est profondément ancré dans leur passé. Le dernier chapitre portera sur la Chine. Pourrait-il y avoir une guerre avec la Chine? J'ai l'impression qu'ils vont faire quelque chose de mal au lieu de coexister. J'adorais écrire des romans, puis toutes ces guerres ont commencé à se déclarer. En Australie, quelqu'un m'a dit: «Nous attendons toujours le dernier volume du Quintet de l'Islam.» J'ai répondu que s'il voulait que je le publie rapidement, il fallait demander à Bush d'arrêter les guerres. C'est d'ailleurs comme ça que je l'ai terminé. Elles ont cessé provisoirement quelques années après le 11 Septembre, et j'ai écrit *la Nuit du papillon d'or*.

FREDÉRIQUE ROUSSEL

**TARIQ ALI, ON NE PEUT PAS PLAIRE À TOUT LE MONDE. MÉMOIRES 1943-2024.** Editées et traduites de l'anglais par Diane Meur. Sabine Wespieser Editeur, 512 pp., 29 € (ebook: 20,99 €).